

Les interactions entre l'homme et les animaux familiers : quelques champs d'investigation et réflexions méthodologiques

Véronique Servais et Jean-Louis Millot

« Comme Dieu a fait le chien particulièrement pour l'homme, afin que l'homme de son côté se liât avec son chien, il y a mis une disposition à faire certaines contorsions et mouvements de tête, du dos et de la queue qui, bien qu'ils n'aient de soi nul rapport aux pensées de l'âme, fait naître naturellement dans l'homme celle que son chien l'aime et le flatte. »

Nicolas de Malbranche (1638-1715).

Les animaux familiers sont présents en nombre dans la plupart des sociétés, qu'elles soient ou non industrialisées (Savishinsky, 1983). Cette intégration des animaux familiers est également ancienne : des témoignages existent dès le début de la période historique, en Egypte ancienne, et des fouilles archéologiques permettent même de penser qu'elle peut dater d'environ 12 000 ans au Moyen-Orient en ce qui concerne le chien (Davis et Valla, 1978). Quelle que soit la cause initiale de cette domestication particulière, on ne peut que constater que sa fonction actuelle essentielle pour l'homme semble la satisfaction d'une recherche d'interactions « sociales » avec des partenaires appartenant à d'autres espèces dont on peut penser qu'elle procure des bénéfices d'ordre psychologique. Il semble également qu'en certaines circonstances les animaux familiers puissent agir comme « catalyseur social » en facilitant les interactions entre individus. Mugford et M'Comisky (1975) parlaient à ce sujet de « *social lubricant* ». Concrètement, cette habitude humaine est la cause d'une présence massive de représentants de quelques espèces animales dans notre vie quotidienne. En France, un sondage récent (SOFRES, 1998 : sondage réalisé à la demande de la Chambre syndicale des fabricants d'aliments préparés pour animaux familiers, FACCO) annonce 8,4 millions de chats et 7,9 millions de chiens. Le nombre de poissons d'aquariums atteindrait 23 millions alors que celui des oiseaux serait plus modestement de 5,8 millions. Enfin, il faut tenir compte de quelques dizaines de milliers de NAC, les Nouveaux Animaux de Compagnie, qui comprennent diverses espèces plus ou moins exotiques (mygales, furets, serpents, porcs nains, etc.). Au total, les animaux familiers seraient présents dans la moitié des foyers et constitueraient un poste de dépense estimé à 2,2 % du budget des ménages concernés. De ce fait, les implications socio-économiques sont nombreuses et variées, qu'il s'agisse d'emplois (vétérinaires, éducateurs canins, toiletteurs, etc.) ou encore de secteurs d'activités (agro-alimentaire, matériel spécialisé, etc.). D'autres conséquences sont également à prendre en considération, notamment les nuisances ou même quelquefois les accidents causés par les animaux familiers : morsures, griffures, zoonoses, pollutions urbaines résultant des déjections canines.

Les interactions entre l'homme et l'animal familial apparaissent donc comme des phénomènes complexes, de formes et de natures multiples, relevant de causes et de fonctions variées. Les questionnements ou problèmes qui en résultent sont d'une importance sociale quotidienne. Différents aspects de ces interactions ont fait l'objet de constats empiriques ou encore de recherches contrôlées, reproductibles et critiques. Les méthodes d'études utilisées sont de fait très diverses car de nombreuses disciplines peuvent être concernées. L'éthologie, avec ses méthodes d'étude biologique du comportement, est d'un intérêt évident. Elle propose en effet des méthodes d'analyse et de recueil des données ainsi que des concepts qui peuvent être appliqués conjointement à l'homme et à l'animal. Les interactions sociales au sein des différentes espèces animales sont également largement documentées. Il faut toutefois se garder de tout raisonnement analogique rapide qui consisterait à appliquer aux relations homme-animal les modèles sociaux propres aux relations intraspécifiques. Par exemple, que des relations hiérarchiques strictes de dominance-subordination aient été mises en évidence chez certains canidés ne prouve pas qu'elles soient effectives dans les relations homme-chien familial et que l'animal évalue son propriétaire comme un chef de meute. Dans un domaine aussi hétérogène et complexe que celui des interactions homme-animal familial, les principes élémentaires de l'éthologie (attitude naturaliste, phase descriptive préliminaire, prise en compte de nombreux comportements) sont d'autant plus justifiés.

C'est le psychiatre américain Boris Levinson (1961, 1972, 1975) qui le premier a montré un intérêt particulier que pouvait présenter un chien en certaines circonstances, en l'occurrence des psychothérapies destinées à des enfants ou des adultes. Il constate que certains patients interagissent initialement avec l'animal présent et non avec le psychothérapeute. A partir de ces relations, il est possible de favoriser une évolution débouchant sur des échanges avec l'environnement social de la part de patients caractérisés jusqu'alors par leur mutisme et leur isolement. Toutefois, Levinson constate que cette évolution n'est pas systématique puisqu'elle ne concerne qu'une partie des patients mis en présence de l'animal. A la suite de ses observations et descriptions de nombreux cas cliniques, il propose que des études quantitatives et circonstanciées soient entreprises pour rendre compte des éventuels changements de comportement intervenant chez les individus. Depuis cette proposition, de nombreuses études ont été réalisées qui permettent de discerner différents domaines, pour la plupart liés à des processus sociaux ou de socialisation, dans lesquels la présence de l'animal familial peut revêtir quelques intérêts.

Un premier domaine est celui des interactions entre l'enfant et l'animal familial. Les systèmes d'interaction du jeune enfant avec ses pairs ont fait l'objet de nombreuses études dont certaines relèvent d'une démarche éthologique tant par leurs méthodes que par leurs concepts. On connaît ainsi les étapes majeures qui caractérisent l'ontogenèse de ces processus sociaux ainsi que les mécanismes de communication non-verbale sous-jacents (Montagner, 1988 ; Montagner *et al.*, 1988). Les animaux familiers constituent un attrait, un centre d'intérêt, pour les jeunes enfants même âgés de moins d'un an (Kidd et Kidd, 1987). Ainsi, des interactions peuvent s'établir entre un chien ou un chat et un jeune enfant à partir de mimiques, de postures, de vocalisations (Millot *et al.*, 1989 ; Mertens et Turner, 1991, Millot, 1996). De manière analogue aux interactions entre pairs, les signaux à valeur de communication sont d'autant mieux décodés par le partenaire animal s'ils sont diversifiés et ritualisés de manière claire et non équivoque, empruntant diverses modalités sensorielles de manière simultanée et

cohérente. Différentes recherches ont supposé un rôle positif de la présence d'animaux familiers dans la vie affective de l'enfant ainsi que dans les processus de socialisation et dans le développement cognitif. De nombreux champs d'application sont possibles en fonction de ces hypothèses. Il serait notamment intéressant d'étudier les modifications comportementales induites chez les enfants en groupe à la suite de l'introduction d'un animal familier dans la crèche, l'école maternelle. Quelques recherches montrent en effet une grande diversité de conséquences selon les situations, les espèces animales et les âges des enfants concernés (Nielsen et Delude, 1989 ; Salomon *et al.*, 1989). L'animal familier peut également avoir sa place dans une démarche éducative ou pédagogique auprès de l'enfant. A partir de l'intérêt qu'il suscite et de l'attrait qu'il exerce, il peut permettre à l'enfant dans un cadre scolaire ou parascolaire, d'exprimer des compétences cachées ou intégrer de nouvelles connaissances (Montagner, 1995 ; Millot, 1995). La présence de l'animal réel, et non pas seulement de sa représentation, permet à l'enfant d'entreprendre des interactions et donc d'adapter et ajuster son comportement en fonction des réactions de l'animal. On peut également penser que ces expériences réalistes de la vie animale contribuent à enrichir les aptitudes socio-cognitives de l'enfant. La dimension « éducative » de l'animal familier est d'un intérêt accru dans le cas d'enfants et d'adolescents en difficulté sociale. La ferme expérimentale de « *Green Chimneys* » créée par Samuel Ross dans l'état de New York dès 1948 en est un bon exemple. Elle accueille des enfants et adolescents qui présentent des troubles sévères et divers sur le plan comportemental, social ou émotionnel et leur permet d'interagir et de prendre en charge des animaux domestiques. On constate en général un investissement correct des enfants dans cette prise en charge de l'animal même avant tout commencement de réinsertion sociale (Ross *et al.*, 1984). L'animal apparaît ici comme une aide à la stabilisation, à la régulation du comportement qui est un préalable indispensable à toute évolution positive du comportement social et intégration dans un processus éducatif. Par ailleurs, l'animal familier peut avoir un intérêt tout à fait ponctuel : Hansen *et al.* (1999) ont étudié les comportements révélateurs de l'anxiété chez des enfants au cours d'un examen pédiatrique. Ils constatent que ces comportements sont significativement moins nombreux lorsqu'un chien est présent durant l'examen.

Les interactions entre l'animal familier et l'adulte n'ont fait l'objet que d'un faible nombre d'études. Une étude originale a été réalisée par Peter Messent (1983) à Hyde Park à Londres en suivant des individus accompagnés ou non de leur chien. Il constate que les interactions avec les autres passants sont plus nombreuses dans le premier cas et notamment si les autres passants sont également accompagnés d'un chien. Cette étude abonde donc dans le sens de l'animal « catalyseur social » comme évoqué plus haut. On peut toutefois se demander si toutes les races de chien ont ce même effet positif : un briard ou un rottweiler évoqueront sans doute des réactions différentes en fonction au moins des représentations mentales différentes qu'ils peuvent évoquer (Bernard, 1989). D'autres recherches concernant la population adulte se sont intéressées aux fluctuations de la fréquence cardiaque, de la tension artérielle ou encore de la réponse électrodermale. De ces études, il ressort que l'animal familier (poisson d'aquarium ou chien...) pourrait avoir en certaines circonstances des effets « relaxants » objectivables par ces mesures électrophysiologiques (Katcher *et al.*, 1983, Friedman *et al.*, 1983, Allen *et al.*, 1991). Au terme de ces constatations, il serait intéressant de multiplier les études d'ordre éthophysiologique pour rendre compte de l'importance de ces processus et mécanismes au cours des activités quotidiennes. Par ailleurs, il reste sans doute beaucoup à apprendre sur les

mécanismes qui fondent les interactions habituelles ou occasionnelles entre l'homme et l'animal. Par exemple, une étude récente a montré que des chiens en chenil manifestent davantage de comportements de type agonistique (aboiements, orientation dirigée du regard) à l'égard d'un homme que d'une femme qui se présente devant leur cage (Wells et Hepper, 1999). De telles attitudes différentielles montrent que de nombreuses études sont encore à réaliser pour comprendre le comportement de l'animal à l'égard de l'homme.

Les personnes âgées sont une autre catégorie pour laquelle les problèmes d'échanges sociaux peuvent se poser avec acuité. Des observations factuelles ont été réalisées par Samuel et Elisabeth Corson (Corson et O'Leary Corson, 1977) suite à l'introduction d'un chien dans une institution gériatrique. Ils en concluent que le chien apparaît compenser des carences affectives ou sociales fréquentes dans un tel milieu. Quelques autres expériences de placements d'animaux familiers auprès de personnes âgées en institution ou à domicile ont été réalisées depuis (Bustad et Hines, 1983 ; Eve, 1985). De manière générale, on peut penser que l'animal familier permet d'une part, d'augmenter le niveau de stimulations sensorielles, appauvries par les processus de vieillissement et un éventuel isolement social et d'autre part, de diversifier les communications non-verbales. Toutefois la présence d'animaux familiers dans un milieu institutionnel se heurte à de nombreux obstacles : problèmes d'hygiène, nuisances sonores... Il paraît également difficile, voire improbable, de recueillir l'adhésion pourtant nécessaire et indispensable de tous les partenaires — l'ensemble des résidents ou personnels de l'institution » à de tels projets. En revanche, la présence d'un animal familier auprès d'une personne âgée à son domicile peut être un élément positif. Cette présence nécessite en effet un certain nombre de comportements quotidiens (sortir le chien, nourrir le chat, ...) et permet des interactions spontanées ou en retour à des sollicitations de l'animal. Ces comportements contribuent au maintien d'une activité bénéfique pour autant que l'autonomie de la personne âgée le permette. On peut également noter que des effets positifs ont été mis en évidence même lorsque les animaux sont des poissons d'aquarium (Riddick, 1985).

Les animaux familiers sont également présents auprès de personnes souffrant de déficiences sensorielles ou motrices. Au terme de processus de dressage, éducation, habitude, familiarisation, les animaux familiers peuvent apporter de nombreuses aides factuelles et pratiques aux individus qu'ils assistent. Ils peuvent ainsi contribuer à améliorer l'indépendance de personnes aveugles ou qui se déplacent en fauteuil roulant. Outre cette assistance matérielle, l'animal familier peut également améliorer l'intégration sociale de son maître. Mader *et al.* (1989) ont observé l'attitude d'enfants dans une cour de récréation, de passants dans un centre commercial à l'égard de handicapés moteurs se déplaçant en fauteuil roulant et accompagnés ou non d'un chien d'assistance. Elles constatent que les sourires, verbalisations, regards dirigés vers les handicapés sont plus nombreux dans le cas où le chien est présent. Des constatations similaires, amenant à conclure à une amélioration des échanges sociaux, ont été faites pour des personnes tétraplégiques assistées par un singe capucin (Hien et Deputte, 1997).

Enfin, et depuis les travaux de Levinson cités en introduction, se pose le problème de savoir si l'animal peut apporter une aide à des enfants, adolescents ou adultes souffrant de perturbations émotionnelles ou psychiques. Cette aide est-elle systématique ou occasionnelle, circonstancielle et fortuite ? Quelles méthodologies mettre en œuvre à ce sujet ?

Dans son article « fondateur » intitulé « Le chien en tant que co-thérapeute », Levinson (1961) insiste sur les nombreux bénéfices qu'un enfant émotionnellement perturbé peut retirer de sa relation avec un animal. Ayant lui-même sélectivement introduit son chien Jingle auprès de ses jeunes patients, il avait également eu l'occasion d'observer à quel point l'animal se révèle parfois un partenaire essentiel pour le développement d'une relation thérapeutique. Pour des enfants très retirés, craignant le contact humain et ses complications émotionnelles, le chien apparaît comme un partenaire non menaçant, autorisant une relation dans laquelle l'enfant peut s'engager sans crainte de perdre l'objet aimé, d'être jugé ou contredit. C'est ainsi que bien souvent les enfants très perturbés établissent un contact avec le chien avant d'admettre progressivement le thérapeute dans leurs jeux. Par la suite, le comportement de l'animal peut être utilisé comme point de départ pour aborder tout naturellement des thèmes préoccupant l'enfant (propreté, discipline, affection, rejet, maladie...). Quelques années plus tard, en France, le vétérinaire Ange Condoret a introduit des animaux familiers (chien, chat, colombe) dans une école maternelle. Il observe lui aussi que des enfants émotionnellement perturbés (enfants difficiles, hyperactifs, retirés ou autistes) peuvent, au contact d'un animal, s'ouvrir progressivement aux relations et/ou développer de nouvelles compétences langagières ou interactionnelles (Condoret, 1978). Ce sont également des changements spectaculaires que rapportent les époux Corson (Corson *et al.*, 1975) suite à une étude pilote dans laquelle ils ont proposé une thérapie facilitée par l'animal à vingt-huit patients séjournant en hôpital psychiatrique. Dans le sillage des travaux de Levinson, leur objectif était d'utiliser des chiens pour faciliter le processus de resocialisation chez des patients très retirés, voire mutiques, qui avaient jusque-là peu ou mal réagi aux thérapies plus classiques qui leur avaient été proposées (psychothérapie individuelle et de groupe, pharmacothérapie, électrochocs, thérapie occupationnelle et récréationnelle). Suite à l'introduction des animaux, les vingt-huit patients ont tous montré une « certaine amélioration », et celle-ci fut particulièrement marquée pour cinq d'entre eux qui ont fait l'objet d'observations plus approfondies. Pour objectiver l'amélioration du comportement social, Corson *et al.* (1975) ont mesuré quelques paramètres simples de l'interaction sociale au cours de cinq séances de psychothérapie échantillonnées sur l'ensemble des séances. Les données (fragmentaires) qu'ils présentent indiquent que, pour chacun de ces paramètres (longueur de la réponse à une question, temps de latence entre la question et la réponse, nombre de questions nécessaires pour obtenir une réponse), on observe une différence significative entre la première et la dernière séance. En fait, quatre patients se sont tellement améliorés qu'ils ont pu quitter l'hôpital peu de temps après l'introduction de la thérapie facilitée par l'animal. Toutefois, en l'absence de groupe contrôle adéquat, ces résultats ne permettent pas, comme le notent prudemment les auteurs, d'identifier formellement les facteurs responsables de l'amélioration des patients. Car c'est en fait toute l'ambiance du pavillon qui s'est améliorée suite à l'introduction de la thérapie facilitée par l'animal et l'on peut voir là un cas particulier de l'effet de « lubrifiant social » mentionné plus haut. Mais dans ces conditions, comment faire la part entre les bienfaits apportés par la relation à l'animal et les changements liés, par exemple, au fait de passer du statut de patient « commun » au statut de patient « intéressant » parce que responsable d'un animal ?

On retrouve ce même mélange entre les effets positifs probables apportés par la relation à l'animal et les conséquences sociales liées à la présence d'un animal dans une autre étude pilote menée en Angleterre par Mugford et M'Comisky (1975). Les auteurs ont ici comparé le bien-être psychologique (mesuré par un questionnaire d'auto-évaluation) de personnes de plus de 75 ans vivant seules selon qu'on leur donnait un bégonia, une perruche ou qu'elles recevaient simplement la visite de l'expérimentateur. Exemple sur le plan de la méthodologie (notamment dans la construction des groupes contrôles), cette recherche a montré qu'au bout de cinq mois les propriétaires de perruches avaient des indices de santé psychologique significativement plus élevés que les propriétaires de bégonias, et ceci indépendamment du fait de posséder ou non une télévision ; elle fut cependant critiquée pour son usage de tests statistiques inappropriés (Beck et Katcher, 1984). Pour ce qui concerne l'analyse causale, les auteurs mentionnent le développement d'interactions significatives avec les oiseaux et le fait que les propriétaires de perruches reçoivent plus de visites que les autres, et que les visiteurs restent plus longtemps.

Il semble donc, d'après ces études pilotes, que les animaux (chiens, chats, oiseaux) sont susceptibles d'aider des personnes (enfants, jeunes adultes ou aînés) souffrant de troubles divers, légers ou très sévères, à retrouver une vie émotionnelle, relationnelle et sociale plus satisfaisante. A des patients très retirés et hors d'atteinte par des méthodes thérapeutiques classiques ou à des personnes âgées souffrant d'isolement social, l'animal apporterait, directement et/ou indirectement, une forme d'« expérience émotionnelle correctrice » importante (Demaret, 1984). En elles-mêmes, ces recherches ne permettent pas de démontrer la valeur thérapeutique des animaux (et encore moins d'identifier « ce qui » pourrait bien être thérapeutique) mais justifient l'investigation scientifique sérieuse de la capacité des animaux à faciliter un processus thérapeutique.

A la suite de ces travaux, de nombreuses études ont été inspirées par la conviction que les animaux « sont bons pour la santé ». Toutefois, elles ne sont pas toujours convaincantes du fait de méthodologies discutables ou d'évaluations quelquefois anecdotiques. Tel est du moins le constat que dressent Beck et Katcher (1984) dans une revue critique de la littérature consacrée à la thérapie facilitée par l'animal. Examinant plusieurs dizaines de comptes-rendus de recherches, ils ne trouvent que six recherches rigoureusement contrôlées, dont les résultats sont par ailleurs mitigés. Ainsi, dans une étude bien contrôlée (Hendy, 1984, cité par Beck et Katcher) les résidents d'une maison de repos furent divisés en groupes et exposés à des animaux de compagnie, des animaux en peluche, des vidéos de personnes interagissant avec les animaux ou aucun de ces traitements. Si on observe effectivement plus de sourires et de vivacité dans le groupe exposé aux animaux vivants, ceux-ci n'ont aucune influence sur les autres variables comme la quantité de parole ou la proximité avec les autres. Par ailleurs, le nombre de personnes présentes, en particulier les visiteurs, ont une plus grande influence que les animaux eux-mêmes sur le comportement des pensionnaires.

D'autres sources de confusion viennent s'ajouter au manque de recherches rigoureuses en ce domaine. Ainsi en est-il de la multiplication des termes utilisés sans distinction pour désigner des pratiques dont la diversité est également très grande. Les termes de zoothérapie, thérapie facilitée par l'animal ou thérapie assistée par l'animal sont utilisés pour désigner tout à la fois les visites accompagnées d'un animal, l'étude des effets de la possession d'un animal sur la santé psychologique, l'introduction

d'animaux dans des milieux institutionnels et des thérapies menées avec l'assistance d'un animal. En mélangeant toutes ces pratiques sous des appellations similaires, on confond ce qui relève de la thérapie proprement dite de ce qui relève de la simple activité récréative. Comme le remarquent Beck et Katcher (1984), il faut plus que des sourires sur le visage de personnes âgées caressant un chaton pour pouvoir parler de thérapie. Se pose alors la difficile question de la définition de ce qu'il faut entendre par thérapie, et de son évaluation. Selon les thérapeutes et leurs orientations théoriques, cette définition est susceptible de varier. Pour ce qui concerne la « thérapie facilitée par l'animal » nous proposons de considérer comme thérapeutique ce qui engendre des changements comme une atténuation des symptômes permettant à la personne de mieux surmonter les problèmes (quels qu'ils soient) que lui pose l'existence. Si la présence de l'animal, pour gratifiante qu'elle soit, n'entraîne aucun changement dans la manière dont la personne gère ses difficultés, on ne peut parler de thérapie.

En réponse aux critiques de Beck et Katcher, des efforts ont été faits pour développer des recherches mieux contrôlées, où se dégagent deux types de pratiques : l'introduction d'animaux dans des séances de psychothérapie individuelle ou de groupe et l'introduction d'animaux dans des milieux institutionnels. Dans le premier cas, l'hypothèse testée est que la présence de l'animal facilite le développement d'une relation thérapeutique avec des patients très isolés et peu coopératifs (Draper *et al.*, 1990) ou que la présence de l'animal améliore l'efficacité thérapeutique en favorisant le comportement social de patients atteints de troubles divers (Redefer et Goodman, 1989 ; Folse *et al.*, 1994 ; Mar *et al.*, 2000) ou celui d'enfants en difficulté d'apprentissage (Limond *et al.*, 1997). Dans une perspective légèrement différente et à la suite des travaux de Smith (1983, 1984), Nathanson (1989, *et al.*, 1992, 1997) et Servais (1999a, b) ont essayé de savoir si l'interaction avec des dauphins captifs pouvait favoriser l'apprentissage en augmentant les capacités d'attention chez des enfants souffrant de graves troubles du développement (retard mental, autisme). Les résultats sont mitigés, difficiles à interpréter, et les protocoles peuvent s'avérer insatisfaisants. Draper *et al.* (1990) par exemple, cherchant à évaluer les effets de l'introduction d'un chien sur la qualité de la relation thérapeutique, sont dans l'impossibilité de tester leur hypothèse en raison de la trop grande divergence entre les deux observateurs chargés d'évaluer les comportements du patient. Les indices de la qualité de la relation thérapeutique qu'ils ont choisi de retenir (adéquation des réponses émotionnelles et de la communication, mouvements d'approche/retrait) pour mesurer l'impact de la présence de l'animal sont en fait trop mal définis pour pouvoir être objectivement observés.

Une autre procédure (test-retest), utilisée notamment par Folse *et al.* (1994), consiste à administrer un questionnaire à des patients en vue d'établir une mesure de problèmes psychologiques (dépression, anxiété, ...) qui constituera une ligne de base. Les patients sont ensuite répartis en groupes expérimentaux et contrôles selon qu'ils bénéficient d'une thérapie facilitée par l'animal ou d'un autre type de thérapie. Après avoir fait passer le *Beck Depression Inventory* à des étudiants, Folse *et al.* construisent trois groupes appariés le mieux possible selon le sexe et le niveau de dépression. Au premier groupe (thérapie + présence d'un animal) ils proposent cinq séances de psychothérapie de groupe menées par un psychologue spécialisé qui travaille spécifiquement sur les problèmes de dépression, un chien étant présent à chaque séance. Dans le second groupe (présence d'un animal seulement), les étudiants ont cinq séances de discussion informelle avec une doctorante en psychologie, en présence d'un autre chien. Dans le

troisième groupe (contrôle), les étudiants ne reçoivent aucune psychothérapie. On administre ensuite une nouvelle fois le *Beck Depression Inventory* à tous les étudiants. Les résultats sont intéressants, quoique surprenants : les auteurs n'observent aucune différence significative entre le groupe « thérapie + présence de l'animal » et le groupe contrôle. Par contre, les étudiants du groupe « présence de l'animal seulement » sont significativement moins déprimés que les étudiants du groupe contrôle. Ces résultats contredisent l'hypothèse d'une relation causale simple entre la présence d'un animal et l'efficacité thérapeutique. Au contraire, ils montrent que c'est davantage ce que fait (ou ne fait pas) le thérapeute que la simple présence de l'animal qui a un impact sur les résultats. Interrogés, les étudiants ont rapporté que les discussions avec le thérapeute étaient souvent douloureuses et pénibles, tandis que l'ambiance dans les groupes informels animés par la doctorante était détendue et gaie...

Comparant deux groupes de patients alcooliques suivant des séances quotidiennes de thérapie de groupe (destinées à les aider à mieux gérer leurs difficultés) en présence ou en l'absence de différents animaux (chien, lapin, furet, cobaye), Mar *et al.* (2000) trouvent que les patients du groupe « animal » sourient plus et interagissent plus entre eux que les patients du groupe contrôle. Si l'on ne prend en compte que les résultats cumulés de la quatrième semaine, les patients du groupe « animal » sont plus actifs, plus sociables, plus serviables, plus attentifs à leur environnement et ils sourient plus que ceux du groupe contrôle. On observe donc bien une amélioration des comportements sociaux dans un groupe au sein duquel on a introduit des animaux. Malheureusement, les auteurs n'ont pas évalué l'efficacité thérapeutique de la présence des animaux : nous ne savons pas si, au terme de ces séances, les patients du groupe « animal » sont mieux capables que les autres de gérer leur alcoolisme. Si les comportements sociaux sont améliorés, toute la question est de déterminer les bienfaits thérapeutiques de cette amélioration.

Il y a en revanche des patients pour lesquels l'amélioration des comportements sociaux peut être considérée en soi comme thérapeutique : ce sont les patients souffrant de graves troubles de la communication et des relations sociales, comme les autistes. Beaucoup d'espoir ont été mis dans la thérapie facilitée par l'animal pour ce qui concerne les autistes, notamment parce que quelques cas exceptionnels, comme celui de la petite Bethsabée (Condoret, 1984) ou du jeune Michaël (Smith, 1983, 1984) ont été amplement commentés et diffusés par les médias. A côté de cela, d'innombrables tentatives moins fructueuses n'ont fait l'objet d'aucune publication. En fait, les publications sur les bienfaits de la thérapie facilitée par l'animal pour des enfants souffrant de troubles autistiques sont rares, et seule la recherche de Redeker et Goodman (1989), méthodologiquement solide, est réellement concluante. Les auteurs ont en effet mis en évidence une augmentation de l'interaction sociale et une diminution de l'isolement lorsqu'un chien est introduit dans des séances de thérapie. Un post-test réalisé un mois après la fin des séances de thérapie assistée par l'animal indique que l'amélioration a diminué, ce qui renforce l'hypothèse que l'introduction du chien est la cause de l'amélioration observée. Mais les auteurs insistent également sur le rôle crucial joué par le thérapeute dans l'orchestration des interactions enfant/chien ; la simple présence de l'animal ne suffit pas. Nos propres recherches (Servais 1999a, b) donnent des conclusions similaires : les interactions avec des dauphins ne favorisent l'atténuation de symptômes chez des enfants atteints d'autisme que si l'éducateur est capable de les intégrer dans une relation sociale significative pour l'enfant. Par ailleurs, nous n'avons pu observer aucune différence dans l'attention des enfants pour une tâche

d'apprentissage selon qu'ils travaillaient au bord du bassin des dauphins ou en classe avec un ordinateur. Ces résultats vont à l'encontre des résultats de Nathanson (Nathanson, 1989, Nathanson et De Faria, 1992, Nathanson *et al.*, 1997) qui avance que les dauphins sont des « attracteurs d'attention » et qui documente très peu le rôle du thérapeute. Notons que ses travaux ont été vivement critiqués pour leur méthodologie inadéquate (Marino et Lilienfeld, 1998).

Une recherche exemplaire (Limond *et al.*, 1997), utilisant une méthode d'observation éthologique, permet de clarifier quelque peu le rôle de l'animal dans des séances de travail avec des enfants souffrant de difficultés d'apprentissage (syndrome de Down). Comparant les comportements sociaux selon que l'interaction enfant/éducateur est médiatisée par un vrai chien ou par sa copie en peluche, Limond *et al.* observent que la présence d'un vrai chien favorise le développement d'activités conjointes tandis que la présence du chien en peluche s'accompagne de davantage de comportements dirigés vers d'autres aspects (jugés non pertinents) de l'environnement. C'est donc la forme des comportements sociaux, et non leur quantité, qui est affectée par la présence de l'animal vivant. Cette recherche montre tout l'intérêt qu'il y a à utiliser une méthode éthologique pour décrire finement le type de changements interactionnels apportés par la présence de l'animal.

De l'ensemble de ces recherches, il ressort qu'il n'existe pas de relation causale entre l'introduction d'un animal dans un contexte de soin et une augmentation de l'efficacité thérapeutique. La simple présence de l'animal ne suffit pas et tout dépend de la manière dont le potentiel de changement qu'il apporte va être utilisé (ou non) par le thérapeute et le patient.

La même conclusion peut être tirée pour ce qui concerne l'introduction d'animaux dans des milieux institutionnels. Holcomb *et al.* (1997) ont réalisé une recherche rigoureuse et bien contrôlée sur les effets de la présence d'une volière sur les indices de dépression de pensionnaires d'une maison de retraite. Lorsque les auteurs comparent simplement les scores de dépression des pensionnaires exposés à la volière à ceux des pensionnaires qui n'y sont pas exposés, ils ne trouvent pas de différence significative. En revanche, lorsqu'ils tiennent compte de l'usage que font les pensionnaires de la volière, une différence très claire apparaît, et l'amélioration est d'autant plus importante que l'usage de la volière est important.

Les recherches qui ont pour but d'éprouver l'hypothèse des bienfaits psychologiques de l'animal sont confrontées à d'importantes difficultés méthodologiques : difficultés dans le choix des variables à prendre en considération, dans le choix du schéma expérimental et dans la constitution des groupes contrôles. Rares sont par exemple les recherches qui tiennent compte de l'amélioration du moral associée au simple fait d'être l'objet d'une attention spéciale (l'effet « Hawthorne ») dans la constitution de leurs groupes contrôles. Par ailleurs, les schémas expérimentaux mis au point pour tester l'efficacité thérapeutique de médicaments (par exemple le schéma $A_1B_1A_2B_2$, où A représente la ligne de base et B l'introduction du remède) ne sont pas nécessairement applicables au contexte de la thérapie facilitée par l'animal. Par exemple, si l'introduction de l'animal en B_1 permet une amélioration de la relation thérapeutique, on ne doit pas nécessairement s'attendre à la voir disparaître quand l'animal est retiré en A_2 . Contrairement à la pharmacothérapie, la psychothérapie est un processus en développement, où l'on s'appuie sur des acquis pour progresser plus avant.

Concentrées sur la mise en évidence d'un effet positif de l'animal, la plupart des recherches consacrées à la thérapie facilitée par l'animal ont négligé de décrire ce que font les animaux, les patients et leur thérapeute, ainsi que comment ils le font. Une approche éthologique, comparable par exemple à celle de Limond et collaborateurs (1997), est ici indispensable. Car c'est seulement si nous regardons ce que fait chacun (et comment il le fait) que nous pourrons mieux comprendre ce qui est « bienfaisant » dans l'interaction avec un animal, que celle-ci prenne place ou non dans un contexte thérapeutique.

Références bibliographiques

- Allen, K.M., Blascovich, J., Tomaka, J. & Kelsey, R. (1991). Presence of human friends and pet dogs as moderators of autonomic responses to stress in women. *J. of Personality and Social Psychology*, 61, 582-589.
- Beck, A.M. & Katcher, A.H. (1984). A new look at pet-facilitated therapy. *J. Am. Vet. Med. Ass.*, 184, 414-421.
- Bernard, P. (1989). *Variations du contact social en fonction de la race du chien présent auprès d'une personne handicapée physique*. Communication présentée au Vth International Conference "Relationship between Humans and Animals", Monaco.
- Bustad, L.K. & Hines, L.M. (1983). Placement of animals with the elderly: benefits and strategies. In A.H. Katcher & A.M. Beck (Eds.), *New perspectives on our lives with companion animals* (pp. 291-302). Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Condoret, A. (1978). L'animal, prélude à une nouvelle approche de l'enfant. *Cahiers de Médecine Vétérinaire*, 47, 811-86.
- Condoret, A. (1984). Importance de l'oiseau dans la vie de relation de l'enfant. *Cahiers d'Ethologie Appliquée*, 4, 3-8.
- Corson, S.A., O'Leary Corson, E. & Gwynne, P.H. (1975). Pet-facilitated psychotherapy. In R.S. Anderson (Ed.), *Pet animals and society* (pp. 19-35). London, Baillière Tindall.
- Corson, S.A. & O'Leary Corson, E. (1977). The socializing role of pets animals in nursing home: an experiment in nonverbal communication therapy. In I. Levi (Ed.), *Society, stress and disease* (pp. 1-47). Oxford University Press.
- Davis, S. & Valla, F.R. (1978). Evidence for the domestication of the dog 12,000 years ago in the Natufian of Israël. *Nature*, 276, 608-610.
- Demaret, A. (1984). Ange Condoret, pionnier de la psychothérapie infantile par l'animal. *Cahiers d'Ethologie Appliquée*, 4, 1-2.
- Draper, R.J., Gerber, G.J. & Layng, E.M. (1990). Defining the role of pet animal in psychotherapy. *Psychiatr. J. Univ. Ottawa*, 15, 169-172.
- Eve, J. (1985). A dog in residence. In *The human-pet relationship*. Vienna, ed. IEMT.
- Folse, E.B., Minder, C.C., Aycock, M.J. & Santana, R.T. (1994). Animal-assisted therapy and depression in adult college students. *Anthrozoös*, 7, 188-194.
- Friedman, E., Katcher, A., Lynch, J.J. & Thomas, S.A. (1980). Social interaction and blood pressure: influence of animal companion. *J. of Nervous Mental Disease*, 171, 461-485.
- Hansen, K.M., Messinger, C.J., Baun, M. & Megel, M. (1999). Companion animals alleviating distress in children. *Anthrozoös*, 12, 142-148.
- Hien, E. & Deputte, B.L. (1997). Influence of a capuchin monkey companion on the social life of a person with quadriplegia: an experimental study. *Anthrozoös*, 10, 101-107.
- Holcomb, R., Jendro, C., Weber, B. & Nathan, U. (1997). The use of an aviary to relieve depression in elderly males. *Anthrozoös*, 10, 32-36.
- Katcher, A., Friedman, E., Beck, A. & Lynch, J. (1983). Looking, talking and blood pressure: the physiological consequences of interaction with the living environment. In A.H. Katcher & A.M. Beck (Eds.), *New perspectives on our lives with companion animals* (pp. 351-362). Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

- Kidd, A.H. & Kidd, R.M. (1987). Reactions of infants and toddlers to live and toy animals. *Psychological Reports*, 61, 455-464.
- Levinson, B.M. (1961). The dog as a co-therapist. *Mental Hygiene*, 46, 59-65.
- Levinson, B.M. (1972). *Pets and human development*. Springfield, Thomas.
- Levinson, B.M. (1975). Pets and environment. In R.S. Anderson (Ed.), *Pet animals and society* (pp. 1-18). London, Baillière-Tindall.
- Limond, J.A., Bradshaw, J. & Cormak, M. (1997). Behavior of children with learning disabilities interacting with a therapy dog. *Anthrozoös*, 10, 84-89.
- Mader, B., Hart, L.A. & Bergin, B. (1989). Social acknowledgements for children with disabilities: effects of service dogs. *Child Development*, 60, 1529-1534.
- Mar, C.A., French, L., Thompson, D., Drum, L., Greening, G., Mormon, J., Henderson, I. & Hughes, C.W. (2000). Animal-assisted therapy in psychiatric rehabilitation. *Anthrozoös*, 13, 43-47.
- Marino, L. & Lilienfeld, S.O. (1998). Dolphin-assisted therapy: flawed data, flawed conclusions. *Anthrozoös*, 11, 194-199.
- Mertens, C. & Turner, D.C. (1991). Experimental analysis of human-cat interactions during first encounters. *Anthrozoös*, 2, 83-97.
- Messent, P. (1983). Social facilitation of contact with other people by pet dogs. In A.H. Katcher & A.M. Beck (Eds.), *New perspectives on our lives with companion animals* (pp. 37-46). Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Millot, J.L. (1995). Pour une pédagogie plus concrète. In H. Montagner (Ed.), *L'enfant, l'animal et l'école* (pp. 35-40). Paris, Bayard Editions.
- Millot, J.L. (1996). Les interactions entre le jeune enfant et l'animal familial. *Devenir : Revue Européenne du Développement de l'Enfant*, 8, 43-60.
- Millot, J.L., Filiatre, J.C. & Eckerlin, A. (1989). Structure, fonction et genèse des interactions entre l'enfant et son chien familial. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 2, 212-226.
- Montagner, H. (1988). *L'attachement : les débuts de la tendresse*. Paris, Odile Jacob.
- Montagner, H. (1995). *L'enfant, l'animal et l'école*. Paris, Bayard Editions.
- Montagner, H., Restoin, A. Rodriguez, D. & Kontar, F. (1988). Aspects fonctionnels et ontogénétiques des interactions de l'enfant avec ses pairs au cours des trois premières années. *Psychiatrie de l'Enfant*, 31, 173-278.
- Mugford, R.A. & M'Comisky, J.G. (1975). Some recent work on the psychotherapeutic value of caged birds with old people. In R.S. Anderson (Ed.), *Pet animals and society* (pp. 54-65). London, Baillière-Tindall.
- Nathanson, D.E. (1989). Using bottlenose dolphins to increase cognition of mentally retarded children. In P.F. Lovibond & P.H. Wilson (Eds.), *Clinical and abnormal psychology* (pp. 223-242). Amsterdam (NY), North Holland.
- Nathanson, D.E. & De Faria, S. (1992). Cognitive improvement of children in water with and without dolphins. *Anthrozoös*, 6, 17-29.
- Nathanson, D.E., de Castro, D., Friend, H. & McMahon, M. (1997). Effectiveness of short-term dolphin-assisted therapy for children with severe disabilities. *Anthrozoös*, 10, 90-100.
- Nielsen, J.A. & Delude, L.A. (1989). Behavior of young children in the presence of different kinds of animals. *Anthrozoös*, 3, 119-129.
- Redefer, L.A. & Goodman, J.F. (1989). Brief report: pet-facilitated therapy with autistic children. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 19, 461-467.
- Riddick, C.C. (1985). Health, aquariums and non-institutionalised elderly. In M.B. Sussman (Ed.), *Pets and the family* (pp. 163-173). New York, Haworth Press.
- Ross, S.O., Vidgor, M.G. & Kohutsmann, M. (1984). The effects of farm programming with emotionally handicapped children. In R.K. Anderson, B.L. Hart & L.A. Hart (Eds.), *The pet connection*. University of Minnesota Press.
- Salomon, A., Comeau, J. & Bonin, B. (1989). *L'animal a-t-il un rôle facilitateur dans les interactions entre enfants ?* Communication présentée à la Vth International Conference Relationship between Humans and Animals, Monaco.

- Savinshinsky, J.S. (1983). Pet ideas: the domestication of animals, human behavior and human emotions. In A.H. Katcher & A.M. Beck (Eds.), *New perspectives on our lives with companion animals* (pp. 112-131). Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Servais, V. (1999a). Context embodiment in zootherapy, the case of the Autidolfijn project. *Anthrozoös*, 12, 5-15.
- Servais, V. (1999b). Enquête sur le « pouvoir thérapeutique » du dauphin, ethnographie d'une recherche. *Gradhiva*, 25, 92-105.
- Smith, B.A. (1983). Projects inreach: A program to explore the ability of Atlantic Bottlenose dolphins to elicit communication responses from autistic children. In A.H. Katcher & A.M. Beck (Eds.), *New perspectives on our lives with companion animals* (pp. 460-466). Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Smith, B.A. (1984). Using dolphins to elicit communication from an autistic child. In R.K. Anderson, B.L. Hart & L.A. Hart (Eds.), *The pet connection: its influence on our health and quality of life* (pp. 154-161). Minneapolis, Minnesota, University of Minnesota Press.
- Wells, D.L. & Hepper, P.G. (1999). Male and female dogs respond differently to men and women. *Applied Animal Behaviour Science*, 61, 341-349.